



PAOLA
PIGANI

N'entre pas
dans mon âme
avec tes
chaussures

LIANA LEVI



piccolo



Autour du feu, les hommes du clan ont le regard sombre en ce printemps 1940; un décret interdit la libre circulation des nomades et les roulottes sont à l'arrêt. Bientôt, la Kommandantur d'Angoulême exige que tous ceux de Charente soient rassemblés dans le camp des Alliers. Alba y entre avec les siens dans l'insouciance de l'enfance. À quatorze ans, elle est loin d'imaginer qu'elle passera là six longues années, rythmées par l'appel du matin, la soupe bleue à force d'être claire, le mauvais sommeil... C'est dans ce temps suspendu, loin des forêts et des chevaux, qu'elle deviendra femme au milieu de la folie des hommes.

N'entre pas dans mon âme avec tes chaussures, dit le proverbe: on n'entre pas impunément dans la mémoire des Tsiganes... Mais c'est d'un pas léger que Paola Pigani y pénètre pour faire entendre leur parole et leur fierté.

PAOLA PIGANI est romancière et poète. Au fil de ses romans, *N'entre pas dans mon âme avec tes chaussures*, *Venus d'ailleurs*, *Des orties et des hommes*, *Et ils dansaient le dimanche* et *Le Château des insensés*, elle met en lumière des vies humbles et des destins collectifs.

« Un livre précieux d'une grande humanité. » *La Croix*

« Un roman superbe, qui laisse le sentiment qu'une dette – à l'enfance, aux Tsiganes, aux malheurs enfouis – a pu être en partie payée. » *Le Monde des livres*

Paola Pigani

N'entre pas dans mon âme avec tes chaussures

LIANA LEVI  *piccolo*

*On va vous dire :
C'est quand on était
Au milieu des hommes
À faire autre chose.
C'est quand on était
Avec ces hommes
Jusqu'à bout de souffle
À pousser plus loin,
À boire avec eux
Et à rire aussi,
Que ça s'est ouvert
Et qu'on est entré.
On va vous dire :
On y est allé.
On s'est assis dans la pierre,
C'est-à-dire dans toutes.
Et dans la fleur on est resté,
Même dans la tige.
Dans cette invraisemblable lune
Avec son flux.
Dans le nuage on aurait pu,
Mais c'était pâle.
Dans l'œil du perdreau
Comme dans l'étang,
On a été
On y a vu.
On sait ce que c'est :
N'être pas dehors¹.*

1. Eugène Guillevic, *Gagner (Poèmes 1945-1948)*, Paris, Gallimard, 1949.

Pourquoi vouloir pousser les grilles d'un lieu qui n'existe plus? Un camp d'internement qui n'a laissé aucune trace, où des familles entières de *nomades* ont vécu six années. Six années suspendues à une guerre qui n'était pas la leur, celle de 1939-1945. A-t-il existé en eux le sentiment de la patrie? Un sentiment d'exil?

De quel lieu pourrait naître leur parole, de quel silence enseveli? Étaient-ils ici ou là, quelque part en France, ou dans cette frange indéfinie, ce territoire du vent où on ne laisse ni trace ni éclat? Je veux savoir où s'est cachée l'étincelle du voyage, la force qui, toujours, pousse ces hommes à partir, même au plus profond du drame.

Je sais qu'il me faudra aller du côté des femmes qui dans leur chair ont toujours porté raison et vérité. Ce sont elles qui me donneront à voir dans la doublure de leur vie ce qu'a été la fierté des nomades, mais aussi la tristesse de leur voyage immobile.

Des images me reviennent peu à peu, une émotion provoquée par la présence dans ma vie d'enfant de ces gens de passage.



Elles arrivent dans la cour de notre maison natale. Leurs voix les précèdent, vertes et aiguës, s'accrochent aux murs de pierre comme les églantines des chemins à nos chandails. Je suis à la fenêtre. J'entends leurs pas sur les graviers. Je les vois se balancer avec leurs paniers. Elles chantent un bonjour étrange en même temps qu'une injonction à leur acheter dentelles, osier et rubans. Ces petites femmes noiraudes cherchent dans nos yeux un peu de sollicitude. Leurs mains s'agitent, leurs bouches semblent mues par une prière : « Pour l'amour de Dieu, achetez-moi Madame quelque chose ! »

Ma mère répond qu'elle n'a pas d'argent mais qu'elle peut leur donner des œufs, un poulet si un de leurs hommes veut bien lui apporter un poisson de rivière, les invitant malgré elle à revenir. Je me souviens du goût particulier de ces poissons qu'on devait manger lentement car ils étaient pleins d'arêtes. Ce goût de vase était aussi le goût de nos premiers échanges avec les Manouches. Renversant ainsi les règles de la mendicité, notre mère nous préparait ces poissons immangeables qu'elle avait troqués contre une volaille ou un bidon de lait.

N'étions-nous pas alors les seuls étrangers du village, immigrés italiens dans l'attente anxieuse d'une naturalisation ? Les seuls à percevoir l'aigreur des mots qu'on lâche en reculant sur le seuil des maisons et des certitudes : *les Manouches* ? Dans ce monde paysan des années 70, cette intrusion me plaît, m'intrigue. Pas un mot de mépris à leur égard. Ils sont là, c'est tout, et nous n'avons rien à défendre.

Chaque jour, les enfants s'éparpillent autour de la maison, des granges, le plus souvent entre deux tâches, apporter du bois dans la cuisine, ramasser les œufs, panser les lapins...

Notre cercle de jeu s'étend jusqu'aux bois alentour à mesure que nous grandissons en taille et en audace. La seule limite étant de pouvoir toujours entendre la voix maternelle, l'appel pour le repas, l'ordre de surveiller les petiotés.

Nous sommes forts d'être plusieurs. Le monde, notre monde, a des frontières tendres. La rivière du Son, les grands champs, les causses, le cimetière... Sur la route qui descend au village, les chênes et les platanes sont une voûte bienveillante à nos passages. Nos enjambées sont des vols au-dessus des bouses de vaches, des fossés, des rigoles qu'on dit ruisseaux faisant de nous des apprentis du gué. Nos cris de guerriers balisent notre royaume. Ça et là, nous abandonnons nos armes, nos ballons, nos poupées. Un jour, un de nos jouets disparaît, l'un de nous s'écrie : « C'est les bohémiens qui l'ont volé ! » Ainsi s'avance pour la première fois un ennemi dans nos clairières d'enfance. Intrusion fantasmée de gamins plus sauvages que nous, désormais nos Indiens.

Nous baissons vite la garde lorsque nous les découvrons en chair et en os dans notre école communale qu'ils fréquentent de loin en loin pour quelques semaines. Ils sont sales, farouches, toujours assignés au fond de la classe. La plus jeune d'entre nous les voit plus souvent. Elle aime le désordre rieur qu'apportent les filles. Elles s'apprivoisent dans la cour de récréation. Ma sœur rêve de les coiffer, elles de s'accorder à nos rondes.

Un jour, un petit bohémien répond de façon abrupte à l'instituteur, il n'a pas compris la question. Sa voix fuse dans un relent de désespoir, rejette le maître dans un monde de savoir qui lui échappe et dont il n'a soudain que faire. Il reçoit immédiatement une

gifle qui ébranle la respectabilité du maître et l'édifice moral de la petite école communale. Le silence qui s'ensuit plombe toute la classe. Jamais personne n'évoquera l'incident mais l'enfant désertera pour toujours les bancs de l'école.

Chaque automne, la saison des vendanges rassemble une famille manouche, celle de Jean Seine, dans le vignoble d'Alexandre Baptiste. Des années que toute la tribu se présente au rendez-vous, les hommes, les femmes, les enfants, les bébés dans les carrioles en lisière des vignes. Tous participent à la tâche en compagnie de quelques journaliers. Grande fratrie du travail qui se réunit à la table commune chaque midi.

Avec mes frères et sœurs et mes parents, nous offrons nos bras pour une journée à cet humble viticulteur qui accueille, rétribue et nourrit le plus simplement du monde ces travailleurs infatigables. D'une année sur l'autre, j'apprends à piétiner dans la boue avec des bottes en caoutchouc, à abandonner mes sautilllements de gamine pour adopter le pas prudent des paysans et des Manouches. Accroupie contre un seau, je vois les grappes dégringoler au rythme vif que nous suivons tous. Nous avons le coup de serpette sûr même si parfois nous nous entaillons un doigt, vite désinfecté dans le jus de raisin. J'aime cette odeur de fruit écrasé, l'automne doux qui s'égoutte entre les feuilles, les pépiements des femmes, les rires des hommes. Les enfants jouent peu, se coursent entre les rangs de vignes à l'heure de la *débauche* mais travaillent à leur rythme. Ils sont plus graves parfois que leurs pères, attentifs à ce que nous avons d'étrange par rapport à eux, la peau blanche, les cheveux blond vénitien, les sourires un peu distants.

Les années passent. La famille Seine n'en finit pas de s'agrandir et à deux reprises demande à mes sœurs d'être marraines du dernier-né. Nous nous embrassons plus facilement. Nous caressons les têtes des petits, amusés de les voir si vrais dans leurs bonheurs sauvages. C'est à qui trouvera le plus de *cagouilles*, gros escargots gris, pour Madame Baptiste, qui les leur cuisinera à la charentaise. C'est à qui saura dégommer un adulte d'une grappe lancée en pleine face sans se faire prendre. Ils creusent des rigoles entre les rangs de vignes, courent plus vite que le tombereau jusqu'aux chais pour gagner le droit de revenir à la place royale, sur le tracteur, aux côtés du patron.

De part et d'autre, nous devenons adolescents, plus enclins à l'échange. L'un d'eux, Manolito, n'a de cesse de croiser mon regard entre les feuilles de vigne. À défaut, il est attentif à vider mon seau de raisin à peine rempli et me frôle la main furtivement. Nous avons seize ou dix-sept ans tous les deux, chacun empli d'un silence différent, craintifs et sauvages sur le même sol boueux. Entre deux mondes pourtant.

Le jeune Manouche, ses yeux sombres, sa silhouette dansante, sa force, semblent venir d'un autre âge, d'un monde qui impose le respect. J'aime ce qu'il y a de terre, d'eau, d'air dans ce visage, ces mains aux ongles noirs. J'apprendrai plus tard dans une légende tsigane que le *Pouro Del*, leur dieu, avait défié le diable en lui demandant la preuve qu'il connaissait le fleuve-mer du premier monde. Il avait plongé jusqu'au fond, en avait rapporté une poignée de terre vaseuse. En avait gardé pour toujours les ongles noirs offrant à tous les descendants tsiganes cette marque de reconnaissance. J'aime ce qu'il y a de libre dans le mouvement des yeux, de la bouche,

ce qu'il y a de l'oiseau dans ce corps mouvant et léger. Une façon d'être entre le danseur et l'arpenteur.

Il me semble reconnaître un rien de familier entre lui et moi, entre eux et moi, un usage craintif de la parole. Un feu qu'on apprivoise, être calme, ne rien brusquer, ne pas attendre des mots une flambée d'artifice, ne pas épuiser le visage par des grimaces bruyantes. Lui sait être silencieux et pourtant plus vivant que l'eau de la Bonnieure.

Une jeune fille des environs l'a bien senti. Il lui plaît ce garçon sauvage qui sait cueillir la douceur et travailler comme deux sans jamais se courber. Quelques saisons plus tard, je suis invitée à leurs noces d'hiver. La vie est simple pour ceux-là, l'union est célébrée entre les murs d'une petite chapelle comble. Un tourbillon d'enfants, l'escorte du vent et des sourires hissés à hauteur des chemises immaculées. La mère de Manolito, Juliette Seine, marie son quatrième fils. Avec son époux, ils sont sédentaires depuis peu. Jusque-là, ils vivaient sur des planchers roulants, ils ont acheté une maison délabrée équipée d'un confort minimum. Ils sont fiers de nous la faire visiter : deux grandes pièces. J'entends Juliette nous dire qu'il y a tant de travail dans une maison avec tous ces petits qu'il y a des jours où elle a honte de tout, qu'elle voudrait mourir. Cette maison lui pèse, elle découvre dans cette nouvelle vie un joug matériel qu'elle ignorait : étendre les soins qu'elle donnait à sa caravane à une habitation où les *gadje*¹ peuvent désormais entrer avec leurs chaussures.

N'entre pas dans mon âme avec tes chaussures, dit le proverbe tsigane. On n'entre pas impunément chez les

1. *Gadjo*, *gadje* au pluriel : étranger, qui n'est pas tsigane.

Manouches, ni dans leur présent, ni dans leur mémoire. Je l'apprendrai plus tard. Il existe en chacun de nous un lieu qui nous ressemble. Le leur semble éclaté à jamais.

Mon frère, ancien enfant craintif, grandi à l'ombre de ses quatre sœurs, découvre à dix-sept ans les contrées australes, les chevauchées calédoniennes, l'océan Pacifique... À son retour, il va déployer cette part sauvage qui n'attendait qu'un appel, vivre sans lendemain, suivre la route, quitter la maison natale, les tâches agricoles, le bois à scier, les semailles, ce qu'on plante un jour, qu'on arrache un autre jour. Avec femme et enfant, partir au large de ce monde paysan, ne plus scruter la terre mais les nuages qui font et défont la lumière.

Gadjo, il sera cependant introduit dans un clan, une famille, les Winterstein... Initié à certaines règles, mis à l'épreuve à travers un combat au couteau, il gardera une large cicatrice sur la joue droite. Il mangera le hérisson autour du feu, deviendra un homme, puis père à vingt-quatre ans.

Sa fille naît en septembre 1983. C'est elle qui me prêterait un peu de son enfance nomade, me parlera de cette vie qu'elle pensait naturelle : rouler, s'installer le temps d'un chantier un mois, six mois... Elle me donnera surtout beaucoup de son regard sur sa grand-mère, Alexienne, et mettra dans mes mains cette première photographie prise dans le camp des Alliers, à Angoulême entre 1940 et 1946.

Ils sont vingt-trois sur la photo, hommes, femmes, enfants. Ils nous regardent et, de l'autre côté de l'histoire, c'est nous qui devenons pauvres et déportés, arpenteurs du bord du monde.

Quelle est cette beauté qui franchit l'effroi, leur tient la tête haute, les font plus vivants que nous-mêmes ? À peine une ombre dans leurs regards presque confiants. Les hommes sont graves et beaux. Les femmes se tiennent droites et bien coiffées. Les enfants sont moins figés, certains portent des petits bérets. Ils essaient de se rapprocher de l'objectif. Les chemises sont claires, la saison est légère. Ce pourrait être un jour de noces. La photo est blanchie, délavée, le temps en a mordu les quatre coins. Elle a été prise au tout début de la guerre. Les visages sont paisibles, les enfants joufflus. Ils ont été saisis en pleine vie, serrés comme des épis de blé portés vers la lumière.

Qui sont ceux-là dont se souvient Alexienne ? Que sont ces planches qu'on aperçoit derrière eux ? Leur fierté jamais ne s'est érodée. Elle nomme ceux qui ont été chers à son cœur, les disparus. Elle leur a tous survécu. La vieille Manouche enroule les morts dans un très doux monologue avant de revenir aux vivants, aux centaines de photos rangées dans quatre ou cinq albums. Une étrange dynastie défile alors de manière totalement anachronique, comme si le temps et la mort ne sauraient être cousus de fil blanc, comme si la vie ne pouvait être un long chemin creux. Ainsi va sa mémoire, une barque oscillant sans cesse entre passé et présent.

Je ne sais que peu de chose finalement. J'écris sur des silences, sur un lieu qui n'existe plus. Alexienne devient Alba et j'entre dans une autre âme à pieds nus.

P. P.

1940, Alba a quatorze ans, elle est blonde aux yeux bleus, merveilleux laissez-passer chez les gadjé et les représentants de la police pétainiste, pourrait-on croire. Elle ne sera pas plus épargnée que les siens, mais, après la guerre, on lui accordera plus facilement l'hospitalité ou l'aumône et elle pourra chiner sans être inquiétée.

Avec ses parents, elle vit du théâtre ambulant qui rayonne sur une cinquantaine de kilomètres autour de Saint-Jean-d'Angély, en Charente-Maritime. On la voit souvent en tablier clair et court, une miette de sourire accrochée aux lèvres, assise sur le plancher de la roulotte, les jambes dans le vide. À ses côtés, son père, Louis, ressemble à tous les hommes de ces années-là. Il porte une chemise blanche, une moustache épaisse et une large casquette. Maria, sa mère, a le regard vide, ébloui à perpétuité, elle est aveugle. Elle tient sur les hanches un petit garçon.

Une paix tranquille les habite. Ils sont amoureux, français, lancent des rêves à la volée lors de leurs numéros de saltimbanques.

Comme après chaque spectacle, les parents rangent les costumes, les lanternes et les instruments de musique qui tiennent tous dans une seule malle accrochée à l'arrière de la roulotte. Ce soir, ils ont attiré du

monde, mais quand Alba a passé le chapeau au milieu des villageois, elle n'a pas entendu de grelot joyeux, ce tintement de pièces qu'elle est si fière d'offrir à son père les jours de bonne fortune.

La guerre est là. Elle existe dans les journaux, au cinéma, dans le poste de TSF qu'un ami de Louis, maraîcher, à qui il prête main-forte les jours de marché, lui fait écouter chez lui. L'exode de milliers de Français en direction de la zone libre les émeut beaucoup. Ils en croisent quelques-uns, hagards, exténués, si peu habitués à vivre sur les routes. Alba et les siens n'ont jamais erré, ne se sont jamais perdus. Le sort de ces gens fuyant la zone occupée renforce pour la première fois leur différence, exalte leur liberté, leur nomadisme. Moins de mépris, de crainte à leur égard dans la population locale, mais très vite les contrôles se resserrent sur eux, balayant cette embellie.

La Gestapo et la police de Vichy exigent leurs carnets anthropométriques pour un oui ou pour un non, accompagnant chaque contrôle de paroles humiliantes. Alba voit son père serrer les dents sous sa moustache, il ne baisse jamais les yeux, pas même le temps de trouver son carnet dans ses poches. Elle comprend ce qu'est un homme fort. Elle prend acte de cette rage muette, cette foi dure et folle qui l'aidera à traverser le plus noir de la guerre.

Alba s'en va glaner du maïs dans les champs, elle y trouve souvent des champignons rosés dont son père raffole, elle sait comment lui redonner le sourire. Sur les chemins de ronces elle emmène ses petits frères cueillir des mûres, des noisettes qu'elle glisse dans un grand fichu attaché autour de sa taille. Dès qu'un moteur se fait entendre, elle apprend aux petits à se

faufiler sous les buissons. Ils savent déjà reconnaître le bruit des lourdes berlines de la Gestapo et des véhicules militaires. C'est chose aisée sur ces routes où ne circulent que le camion du laitier, quelques tracteurs, des estafettes. Leur campement est installé depuis de longs mois à Saint-Germain-de-Marencennes, près de Surgères. Depuis qu'elle est enfant, Alba n'a connu que ces routes, allant avec les siens de Charente en Gironde, au gré des travaux agricoles et surtout des vendanges.

Très vite, sur autorité du préfet, des mesures de contrôle et de détention sont prises dans toutes les communes avoisinantes. Les forains, musiciens, saltimbanques de toute sorte, assignés à résidence, tournent sur eux-mêmes, rejouent aux villageois inlassables les mêmes numéros, sans étincelle dans les yeux. Bientôt ils ne se donneront plus du tout en spectacle. Le cinéma ambulant, les cabrioles, la musique, les petites lanternes s'éteignent une à une. Le rapport relatif au décret du 6 avril 1940 précise *qu'en période de guerre, la circulation des nomades, des individus errant généralement sans domicile fixe, ni patrie, ni profession effective, constitue, pour la défense nationale et la sauvegarde du secret, un danger qui doit être écarté.*

Dans l'été finissant, des rumeurs gagnent les roulettes. On s'affole en silence. Qu'advient-il d'eux s'ils ne peuvent regagner le Bordelais pour les vendanges ? Les hommes fument et se taisent près du feu qui meurt.

Dans un sursaut d'orgueil, ils se ressaisissent. Depuis la nuit des temps, un or secret dans le sang leur donne la force de résister à tout. Où qu'ils soient, ils ont toujours su se frayer un chemin.

La nuit est tombée, précédée d'un ciel lourd de nuages. Alba traîne un peu autour d'eux, ramassant

les gamelles du repas une à une, plus lentement que d'habitude. À la faveur de sa silhouette toute menue, elle se faufile entre ces rocs noirs d'où s'échappe la fumée des pipes. Leur sabir grave l'encercle malgré elle.

– On ne peut plus bouger, on ne peut plus travailler, il reste quoi ?

– Ça va durer le temps de la guerre. Pas la peine de partir, ils sont partout.

– C'est nous qu'ils veulent. Les femmes peuvent rester avec les petits. On partira à pied sans les chevaux, par la forêt, au sud, pour ne pas attirer l'attention.

Alba récupère une louche, une bassine, ne lève ni les yeux ni la tête. Elle a l'âge de frémir et d'agir. Elle ne veut pas rester avec les petiot, elle veut partir avec eux. Son père finit par remarquer qu'elle tourne un peu trop près d'eux et l'envoie brutalement se coucher.

Cette nuit-là sous l'édredon, il lui semble entendre des plumes qui s'agitent, un bruissement d'ailes mêlé à son rêve d'enfant. Elle ouvre les yeux, la roulotte est silencieuse, seul le souffle des petits rythme la nuit. Elle se lève, enfile la vareuse de son père et sort dans le noir.

Sous les roulottes sont rangés les bottes, les galoches, les souliers des hommes. Elle soulève son jupon, y entasse quelques chaussures et court les cacher dans un fossé à cent mètres de là. Elle n'a pas peur des chiens ; elle n'a pas peur des *mule*, ces esprits des morts qui la nuit traversent le monde des vivants. Alba a peur que son père et les autres s'en aillent se cacher dans les bois et partent à l'autre bout de la France ou du monde. Elle sait que les Allemands sont partout, elle reconnaît leur langue et leur regard.

Non loin du campement, une immense bâtisse a été réquisitionnée par la Kommandantur. Une longue allée

gravillonne jusqu'au large portail blanc. Elle aimait y jouer l'été dernier avec ses cousins. C'était à qui pourrait lancer le plus de cailloux possible au-dessus du mur. Leur jeu provoquait des aboiements de bêtes qu'ils ne pouvaient qu'imaginer, monstrueuses, énormes, rien à voir avec les *taillots* bâtards qu'on voit dans les cours de fermes. Par ricochet, tous les chiens du village et des hameaux voisins se mettaient à hurler, renforçant dans leur imaginaire le pouvoir de ces chiens invisibles, excitant le rire des enfants.

Depuis que les Allemands ont pris possession de cette demeure, les monstres deviennent concrets, donnant corps à leur peur. Le grand portail est toujours ouvert. Entre les deux panneaux de bois, des véhicules vont et viennent sans arrêt et donnent un nouveau rythme au village. Les Allemands ont le pouvoir de changer l'univers sonore de ce petit pays de Saintonge.

Alba perd vite le goût du jeu et des escapades à travers bois. Elle voit les choses glisser peu à peu dans une peau froide, la mue d'un temps qui la comblait à un temps nouveau qui fige ses mouvements d'enfance. Elle voit l'eau de la Boutonne, elle sait qu'elle ne reviendra plus sauter à cloche-pied sur ce pont. Elle ne jettera plus dans la rivière des petits chiffons rouges que ses frères suivaient en courant le long des berges. Elle imagine les ragondins fouiner dans les herbes humides, enfouir leur tête sous l'eau à leur approche. Elle va apprendre aux petits le jeu des ragondins. Ils doivent rester sauvages, hors d'atteinte, s'accoler aux arbres, aux calvaires des chemins, ne pas emprunter les routes claires où arrivent les hommes.

Depuis toujours sa mère entretient en elle la crainte des gadjé.

– Leurs vêtements sont beaux et propres mais leur cœur est sale. Regarde-les toujours dans les yeux. N’aie jamais honte. La honte, c’est le contraire de la fierté.

Alba boit toutes les paroles de sa mère qui recrée le monde par sa voix, la nourrit de chansons et de prières. Caressant ses cheveux, son visage, pour deviner sa beauté, Maria laisse ses mains parcourir ses joues, sa nuque, tresser ses nattes. Derrière ses yeux blancs existe un univers enfui. Alba n’a de cesse de remettre du bleu, du carmin dans la vie de celle-ci, nommant tout ce qu’elle ramasse dans les bois, dans les champs, des brassées de couleurs et d’odeurs. Il y a peu, sa mère a effleuré sa poitrine, ses tétons, sa taille.

– Tu changes ma fille, tu n’as plus ton odeur d’enfant. Bientôt tu trouveras un mari. Tu seras sienne pour toujours et personne n’aura le droit de te toucher à part lui.

Tu seras sienne. Mais comment être sienne en étant toujours vive pour elle, sa mère, la flamme de ses yeux morts? Comment être l’Alba d’un autre? Comment trouver un homme parmi ceux qui se terrent, parmi ceux qui lancent les fers de la peur, parmi les Allemands, les gadjé, les réfugiés? Alba veut revenir dans sa peau d’enfant, remettre le tablier trop court qui laissait voir ses genoux tout noircis. Elle veut revenir sur le marche-pied de la caravane du temps où il n’y avait qu’un petit frère, du temps où la soupe était épaisse, du temps où elle voyait les gamins rire des pitreries de son père et bâiller d’admiration devant ses tours de passe-passe, du temps où la mère enlaçait de sa voix claire chaque heure du jour. À présent, la méfiance les taraude.

Alba se blottit contre sa mère endormie, la secoue et lui avoue ce qu’elle vient de faire pour empêcher les hommes de partir.

– Un Manouche n’abandonne jamais les siens. Ils ne seraient pas partis sans nous.

Ces seuls mots murmurés l’apaisent.

Au petit matin, elle se lève avant tout le monde, s’occupe du feu et va récupérer les chaussures trempées de rosée. Elle les pique sur des bâtons qu’elle enfonce de toutes ses forces dans la terre pour les faire sécher. La brume est encore épaisse sur les prairies alentour. Un peu honteuse, elle fait cuire des pommes ramassées la veille dans une cocotte en fonte. Le parfum des fruits éclate à la chaleur, se mêle doucement à l’odeur de cuir et de bois humide. Tous dorment encore dans les roulottes. Peu à peu, la fumée, les parfums et la brume l’envahissent et soulèvent son âme bien au-dessus du campement. Elle voit ce petit monde s’éparpiller sur les routes, dans les forêts. Elle voit s’étendre sur tous les siens le même voile de cendre qui cache les yeux de sa mère.

Quelques semaines plus tard, le garde champêtre du village vient leur annoncer la nouvelle : ils ont vingt-quatre heures pour préparer leurs affaires et se rassembler à Aigrefeuille avec leurs carnets de circulation. De là, la police les accompagnera jusqu’à Angoulême. Personne ne sait ce qu’on leur veut. Certains pensent qu’on va les fusiller ou les envoyer en Allemagne. D’autres ont compris qu’on les attend dans un camp. Des réfugiés espagnols et des Manouches essaimés dans le maquis leur en ont parlé. Le 20 août dernier, ils ont été plus de neuf cents à quitter le camp des Alliers d’Angoulême. La moitié a été expédiée dans un autre à Mauthausen.

Entre campement et camp, Alba ne fait pas de différence. L’enfermement ne lui évoque rien. Ils ont

toujours été libres. Elle aide sa mère à décrocher le linge sur les fils. Elles rangent les ustensiles de cuisine, balaient la roulotte, secouent les rideaux, les tapis, comme pour une veille de fête. Deux gros pains, des noix, des œufs sont cachés sous le plancher.

Le lendemain à huit heures, ils sont tous prêts. Les roulottes, les chevaux, les ânes, des volailles en cage. Ils ont revêtu leurs plus beaux habits, ils vont revoir tous ceux de leur communauté, leurs cousins plus ou moins éloignés, ceux qui viendront des deux autres points de rassemblement ordonnés par la préfecture, de Jarnac et de Villefagnan. Depuis l'aube, le ciel est sombre et la lumière peine à les atteindre. La pluie ne tarde pas à s'abattre sur leur convoi, à ralentir le pas des bêtes et celui des hommes.

La police les attend sur la place de la mairie d'Aigre-feuille. Les gendarmes et les représentants de la Gestapo disposent de listes mises à jour régulièrement. Depuis 1912, l'État français fournit à tous les nomades un carnet anthropométrique qu'ils doivent présenter à chaque déplacement et faire viser par le maire de chaque commune.

L'appel est fait dans le froid par les voix sèches des gendarmes. Les noms défilent, Ziegler, Winterstein, Reinhard, Gimenez, Duchelotte... Tous se regardent, atterrés, se saluant d'un signe de tête de temps à autre. Alba reconnaît quelques cousins qui trépignent et grimaçant, inconscients de la gravité de la situation.

Une journée de marche les attend pour atteindre Angoulême. La pluie les suivra jusqu'à Sillac, en bordure de la voie ferrée Paris-Bordeaux. C'est là que les attend le camp des Alliers.



ÉDITIONS LIANA LEVI

1, Place Paul-Painlevé, Paris 5^e
Retrouvez l'intégralité de notre catalogue
et inscrivez-vous à la newsletter sur le site
www.lianalevi.fr

L'auteur de cet ouvrage a bénéficié d'une bourse d'écriture
de la Région et de la Drac Rhône-Alpes.

© Éditions Liana Levi, 2013

Couverture : D. Hoch

Photo : © Douglas Schwartz/Corbis

Cette édition électronique du livre
N'entre pas dans mon âme avec tes chaussures de Paola Pigani
a été réalisée en septembre 2025
par Atlant'Communication.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 979-10-349-1148-6)
ISBN ePub : 979-10-349-1150-9